

Le Roman des Romands 2012-2013

Ma pratique de la lecture,
par Jean-François Haas

On n'est pas sérieux quand on a dix-sept ans... Lorsque Rimbaud écrivait cet alexandrin, le premier de Roman, il trichait sur son âge ; il n'avait que seize ans. Voilà ce que nous apprennent les manuels de littérature. A dix-sept ans, les manuels m'intéressaient moins que les poèmes et les romans. Il y avait dans ce premier vers et dans tout le poème une insouciance à laquelle j'aurais bien voulu m'accrocher.

Mais, à dix-sept ans, j'avais le coeur terriblement sérieux et j'avais de la peine à vivre. Pourtant, j'étais bon élève et j'étudiais avec plaisir, conscient en plus que c'était un privilège. Mais j'étais mal dans ma peau ; ce n'est pas très original, mais très douloureux. Ça ne m'empêchait pas d'avoir des amis, d'aimer faire la fête avec eux (c'était plus rare qu'aujourd'hui), de me passionner pour la pêche, le football où je réussissais mieux comme spectateur que comme joueur, le cinéma. Je m'intéressais au monde autour de moi, j'essayais de m'informer : guerre froide, guerre du Vietnam, Tiers-Monde, non-violence. Durant l'été, je travaillais en usine et cela m'avait donné un sentiment de solidarité avec les ouvriers que je rencontrais.

Surtout, je lisais et j'écrivais. C'était ma respiration depuis l'enfance.

Les livres me donnaient les mots et les phrases pour prendre ma place dans la réalité autour de moi. Un livre en particulier, à dix-sept ans : La Peste, de Camus. Mais je découvrais aussi des écritures : quel choc de lire La Route des Flandres, de Claude Simon. Et Je vivrai l'amour des autres, de Jean Cayrol. A chaque livre lu, ou presque, le monde extérieur et le monde qui était en moi devenaient un peu plus habitables. Lire n'était pas une façon de m'éloigner de la vie, c'était ma façon de vivre, de venir au monde. Je suis toujours étonné que tant de gens demandent à la lecture des romans un moment d'évasion ou de distraction. Je lui demandais, et je lui demande encore aujourd'hui, bien plus. J'en attendais entre autres des réponses à mes questions ; j'en ai trouvé quelques-unes. Mais j'ai surtout trouvé d'autres questions, qui m'ont souvent ouvert des portes, proposé de nouveaux chemins. Aujourd'hui, j'aime mieux les questions que les réponses ; les réponses risquent toujours de nous enfermer dans de fausses certitudes, les questions nous disent : Allez, avance, tu n'es pas encore arrivé, tu n'es pas encore installé, tu peux devenir encore plus un homme.

Je lisais donc, et j'essayais d'écrire. J'ai tenté pour la première fois cette année-là de rédiger un texte en laissant ma phrase se développer, comme faisait ou me semblait faire celle de Claude Simon, et son développement saisissait le moment présent, le passé, le futur, le rêve, le monde intérieur et le monde extérieur dans une sorte de flux qui ne cessait de me porter plus loin. Je me sentais bien dans la phrase que j'écrivais, de toute ma difficulté à vivre que j'essayais de dire dans une fiction. Comme si j'étais en train de muer et commençais de trouver ma vraie peau. J'ai travaillé des années encore pour trouver ma phrase, mon rythme. J'ai

eu dix-sept ans jusque dans la cinquantaine.

Des textes écrits cette année-là, je n'ai rien gardé. Et je ne le regrette pas. Si mes livres me jouent un jour le mauvais tour de faire que je me retrouve dans un manuel, au moins personne ne pourra écrire que je n'avais alors que seize ans. Mais, vrai, je le jure, j'avais dix-sept ans.